



MARIE-PIERRE REY

LE DILEMME RUSSE

LA RUSSIE
ET L'EUROPE OCCIDENTALE
D'IVAN LE TERRIBLE
À BORIS ELTSINE

Flammarion

Extrait de la publication

MARIE-PIERRE REY

LE DILEMME RUSSE

LA RUSSIE
ET L'EUROPE OCCIDENTALE
D'IVAN LE TERRIBLE
À BORIS ELTSINE

La Russie est-elle européenne ?

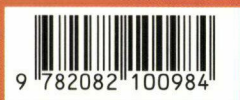
À la tête d'un véritable État continent s'étendant en Europe et en Asie depuis le ^{xvi}e siècle, les tsars de Russie puis les leaders soviétiques n'ont cessé de s'interroger sur l'identité de leur pays et de se heurter à la question des relations qu'il convenait de nouer avec l'Europe occidentale, tour à tour perçue comme un modèle de modernité et d'efficacité et comme une source de danger et de subversion. Fallait-il l'imiter pour mieux la dépasser ? Ou bien céder au désir de s'en protéger ? Durant quatre siècles, les décideurs russes ont été confrontés à un véritable « dilemme » qui a lourdement pesé sur leurs pratiques diplomatiques et influencé leurs perceptions des réalités européennes.

C'est l'histoire de ce dilemme que cet ouvrage, à la croisée de l'histoire des relations internationales et de l'histoire des représentations, a choisi d'explorer en s'appuyant sur un vaste ensemble documentaire et des archives accessibles depuis peu.

Ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée d'histoire et docteur en histoire contemporaine, Marie-Pierre Rey est professeur d'histoire russe et soviétique à l'université de Paris-I Panthéon-Sorbonne et dirige le centre de recherches en histoire des Slaves. Elle est l'auteur notamment de La Tentation du rapprochement, France et URSS à l'heure de la détente, 1964-1974 (Publications de la Sorbonne, 1991) et De la Russie à l'Union soviétique, la construction de l'empire, 1462-1953 (Hachette, 1994).

Couverture :

Pierre I^{er} le Grand, Portrait à cheval,
d'après une lithographie en couleurs de 1894,
de I. E. Iermakov.
© AKG Paris.



FU 0098-02-II

21 € / 137,75 FF - Prix France

Extrait de la publication

LE DILEMME RUSSE

**La Russie et l'Europe occidentale
d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine**

MARIE-PIERRE REY

LE DILEMME RUSSE

**La Russie et l'Europe occidentale
d'Ivan le Terrible à Boris Eltsine**

FLAMMARION

REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait pu être mené à bien sans le concours actif et bienveillant d'un certain nombre d'institutions. Je tiens tout particulièrement à remercier :

En Russie, la direction des archives du RGANI et du MID (ministère des Affaires étrangères) ainsi que la Gorbachev Foundation pour la collection d'archives orales qu'elle a constituée sur la diplomatie de la perestroïka.

Aux États-Unis, The Russian and Eastern European Center de l'Université d'Illinois, dont les collections étudiées lors d'un séjour effectué dans le cadre du Summer Research Laboratory m'ont été très précieuses pour les XVIII^e et XIX^e siècles russes. Et à l'université de Stanford, la Hoover Institution dont les fonds d'archives soviétiques consultables sur microfilms ont été d'une grande aide pour l'ensemble de la période 1917-1991.

Enfin, en France, la direction des Archives du Quai d'Orsay et l'Association Georges Pompidou qui, sur dérogation, m'ont autorisée à consulter un certain nombre de dossiers diplomatiques postérieurs à 1970.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion. Paris. 2002
ISBN : 9782081299559

À la mémoire d'Alfred Rambaud (1922-1998)

INTRODUCTION

Qu'est-ce qu'être Russe ?

Lancinante depuis le XVIII^e siècle, cette question, tombée en déshérence à l'apogée d'un régime communiste qui offrait des réponses rassurantes pour l'ego national, resurgit aujourd'hui dans un pays très affaibli. Confrontée à la perte de la plupart de ses anciens repères – son État et sa culture socialistes, son espace géopolitique, facteur de puissance –, la Russie ne cesse plus, depuis la disparition de l'URSS, de s'interroger bruyamment sur son identité. Dans les couloirs de la Douma comme sous la plume des intellectuels, à Moscou comme dans les provinces, la question taraude, engendrant des réponses contradictoires, empreintes de représentations et de mythes divers. Pour certains, être Russe, c'est appartenir à une grande nation qui se doit de garder la tête haute et de croire en un bel avenir, malgré la crise actuelle. Pour d'autres, c'est souffrir de l'arrogance occidentale, ressentir profondément l'humiliation d'avoir fait longtemps jeu égal avec les États-Unis et de n'être plus qu'un « parent pauvre », invité à contrecœur aux grands sommets du G7. Pour d'autres encore, c'est accepter les difficultés des temps présents pour être un jour en mesure d'assurer à la Russie un avenir démocratique. Au-delà de leurs divergences, ces perceptions – et c'est là leur intérêt – renvoient toutes au passé pluriséculaire de la Russie et, en revisitant l'histoire nationale, s'attardent sur ce lien complexe que le pays entretient depuis plusieurs siècles avec l'Occident et, plus encore, avec l'Europe occidentale.

La question des relations à établir avec l'Europe occidentale est depuis le XVI^e siècle au cœur de l'interrogation identitaire des Russes, dirigeants comme membres des élites ; ainsi, dès 1767-1768, délivrant ses instructions à la Commission législative chargée de travailler à une plus grande harmonisation des lois en vigueur en Russie, Catherine II procla-

mais avec force dans l'article 6 du *Nakaz* : « La Russie est une puissance européenne. » Cette affirmation tranchée attestait de la volonté impériale d'imposer, aux Russes comme aux gouvernements occidentaux, l'image d'une Russie par nature européenne, légitimement présente sur le théâtre européen ; mais, presque incantatoire, elle témoignait aussi de manière plus tacite de la difficulté alors éprouvée par les Russes à se définir et à cerner les contours de leur propre identité.

À partir du règne d'Ivan IV (1547-1584), et plus encore du règne de Pierre le Grand (1694-1725) qui, dans une démarche volontariste sans précédent, impose à son peuple une occidentalisation dans laquelle il voit un gage de progrès économique, social et technique, les relations russo-européennes ont été d'une importance cruciale pour la Russie. Et cette dernière a, au fil des siècles, accompli sa montée en puissance au contact des idées, de la technologie et du savoir-faire ouest-européens. Mais, dès le milieu du XVII^e siècle, ces contacts étroits avec le mode de pensée et les pratiques européennes ont fait surgir des doutes quant à la pertinence du modèle. En écho à l'acculturation imposée par le tsar, des premières formes de résistance à cette européanisation sont apparues, débouchant sur l'expression timide d'une conscience nationale naissante ; à partir de là, la question des liens à établir avec l'Europe et la question de l'identité russe n'ont plus été dissociables. Il est symptomatique de constater que, jusqu'à la guerre de 1914, le règne de Pierre le Grand constitue un sujet de réflexion majeur chez les historiens tsaristes¹ ; que, plus de trente ans plus tard, parvenu au faîte de son pouvoir personnel, Staline s'est lui aussi intéressé au règne de Pierre en déplorant la politique européenne du tsar, coupable à ses yeux d'avoir ouvert et « germanisé » le pays², et qu'aujourd'hui un poète de renom, Boris Tchitchibabine, a intitulé l'un de ses plus récents textes : « Maudit soit Pierre³ ! »

1. Ainsi de l'historien Karamzine sur lequel on reviendra.

2. Cf. l'entretien de Staline avec le cinéaste Eisenstein, le 24 février 1947 : « Pierre I^{er} était aussi un grand souverain, mais il a trop ouvert les portes et il a trop laissé pénétrer l'influence étrangère dans le pays. Catherine II l'a toléré encore davantage. Et ensuite. Est-ce que la cour d'Alexandre était une cour russe ? Est-ce que la cour de Nicolas I^{er} était une cour russe ? Bon, c'étaient des cours allemandes. » Cité par Jean-Louis Van Regemorter, *Le Stalinisme*, Paris, La Documentation française, 1998, p. 54.

3. Cf. deux des strophes les plus virulentes du poème :

« Maudit soit-tu, sergent de Satan, / Maton des morgues de pierre, / Toi qui chias dans ton froc d'Allemand / Pendant l'absurde révolte des archers [...] »

« Maudit sois-tu, toi qui maudis la Russie/ L'Hellage du froid Septentrion ! / Tranche-moi le col, pour me récompenser / D'être, comme elle, insoumis à jamais ! », cité par Georges Nivat, in *Russie-Europe, la fin du schisme, études littéraires et politiques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993, p. 47-48.

Étroitement liées depuis le ^{xvii}e siècle, les questions de l'identité russe et des relations à établir avec les puissances ouest-européennes se sont compliquées au fil des avancées territoriales qui contribuaient à faire de l'Empire de toutes les Russies un État-continent à cheval sur l'Europe et l'Asie, étendu jusqu'aux confins de la Sibérie orientale. Car devant cette masse territoriale qui semble échapper à toute norme, dirigeants et intellectuels russes de la période tsariste ne cessent de s'interroger : le Russe peut-il être un Européen si la Russie n'est même pas « en Europe » ? Est-il, comme l'affirme Tchaadaev dans ses *Lettres philosophiques*, un ignorant coupé de la civilisation européenne ? ou bien encore un Barbare asiatique, un « Scythe » fier et libre célébré au début du ^{xx}e siècle par le poète Alexandre Blok ? L'Europe occidentale constitue-t-elle « naturellement » un modèle de développement politique, économique, social et culturel, un cadre à greffer sur la réalité russe comme le soutiennent les occidentalistes dans le sillage de Herzen ou de Biélinski ? Ou faut-il, avec les slavophiles guidés par les frères Aksakov, rejeter l'Europe individualiste et corrompue et revendiquer, au contraire, la spécificité politique, culturelle et spirituelle d'une nation dont la grandeur exige le recours aux traditions rurales et orthodoxes et le maintien de l'autocratie ? La Russie, enfin, doit-elle se tourner tout entière vers l'Asie ou, au contraire, s'avancer en Europe, et y assumer son destin panslaviste en apportant sa lumière libératrice aux peuples slaves encore soumis aux tutelles ottomane et austro-hongroise ?

Dans le même temps, bien que souhaitée par le pouvoir impérial qui y voit un gage de modernisation, l'ouverture à l'Europe apparaît comme de plus en plus dangereuse, source de déstabilisation.

La disparition de l'autocratie tsariste et, dans le sillage de la révolution d'Octobre 1917, l'avènement du régime soviétique, modifient radicalement la question des relations russo-européennes.

Avec la révolution d'Octobre, la Russie devient à son tour un « modèle » pour l'Europe occidentale. C'est l'heure de « la grande lueur à l'Est ¹ », l'heure où les partis communistes naissants d'Occident affirment leur foi dans le modèle soviétique en rêvant de lendemains internationalistes, où les compagnons de route, intellectuels

1. L'expression est de Jules Romains. Elle a été reprise par Sophie Cœuré qui en a fait le titre de son ouvrage *La Grande Lueur à l'Est, les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999.

brillants du vieux continent, se transforment en propagandistes zélés du combat révolutionnaire ¹.

Pourtant, en dépit de cette « inversion idéologique », l'Europe reste le point de mire des dirigeants soviétiques : pour Lénine, l'insurrection bolchevique ne peut se concevoir sans sa progressive extension aux terres européennes de l'Ouest puisque la révolution russe ne constitue que le prologue d'un mouvement mondial qui devra libérer les peuples de l'emprise capitaliste. L'Europe occidentale cristallise alors tous les espoirs révolutionnaires et, au sein de cette Europe, l'Allemagne apparaît comme particulièrement prometteuse. Certes, les déceptions viennent vite, ponctuées par l'échec du mouvement spartakiste en 1919, puis par le drame de la guerre russo-polonaise, qui témoignent tour à tour de la force des attachements nationaux et de l'impuissance de la révolution prolétarienne à s'étendre. Mais le rêve d'une révolution européenne n'est pas abandonné – en attestent la création du Komintern en 1919 et un an plus tard, en 1920, la mise au pas des jeunes Partis communistes d'Europe occidentale ² – et, une fois encore, la question de l'identité russe se mêle étroitement au destin du vieux continent. Plus tard, lorsque Staline, à son tour revenu de toute perspective universaliste, entreprend de consolider le nouvel ordre soviétique, il semble se détacher du « modèle » européen, affirmant bruyamment la supériorité politique et morale du socialisme ; mais, dans le même temps, son obsession du « retard » soviétique et la fascination qu'il éprouve à l'égard de la réussite économique allemande attestent de la permanence plus ou moins consciente d'une référence européenne dans sa définition de l'identité nationale. En revanche, les années Khrouchtchev et plus encore les années Brejnev, qui propulsent l'URSS au rang de superpuissance mondiale, suscitent dans les relations soviéto-ouest-européennes une évolution majeure, voire une révolution silencieuse, ouvrant la voie aux changements plus bruyants de la perestroïka gorbatchévienne.

C'est donc cette relation permanente entre la nature des liens à établir avec l'Europe occidentale et la question identitaire qu'il nous a paru prometteur d'étudier sur une longue durée – de la Russie autocratique à la Russie postcommuniste –, en privilégiant le point de vue des acteurs politiques de ces relations, les décideurs – gouvernants,

1. Voir, sur cette question sensible, l'ouvrage de Stephen Koch, *La Fin de l'innocence, les intellectuels d'Occident et la tentation stalinienne, trente ans de guerre secrète*, Paris, Grasset, 1995.

2. Par l'instauration, lors du Congrès de l'Internationale tenu en 1920, des vingt et une conditions d'adhésion aux PC.

diplomates –, mais en tenant compte aussi des acteurs sociaux et culturels (philosophes, journalistes, écrivains) qui en forgeant et en véhiculant des représentations, des images, voire des stéréotypes et des mythes, ont aussi pesé sur ces relations.

Cette étude se doit aussi de prendre en compte le contexte géopolitique spécifique dans lequel cette relation s'est jouée, car la stature internationale de la Russie a considérablement évolué au fil des siècles étudiés.

Largement restée en marge de la scène diplomatique jusqu'au xv^e siècle, progressivement intégrée au « concert des nations » européennes à partir de la seconde moitié du xvii^e siècle, puis du règne de Pierre qui l'ouvre politiquement et territorialement à l'Occident au point de bâtir sa capitale sur des marais arrachés à la Suède, la Russie devient grâce à Catherine II une puissance européenne active et conquérante, s'avancant à l'Ouest au détriment de la Pologne. Tout au long du xviii^e et du xix^e siècle, la Russie gagne encore en rayonnement et c'est sous les règnes d'Alexandre I^{er} puis de Nicolas I^{er} qu'elle accède au statut de « gendarme de l'Europe ». Et malgré le fiasco de la guerre de Crimée, la Russie reste jusqu'en 1914 omniprésente sur le théâtre ouest-européen. Au lendemain de la révolution d'Octobre 1917, en revanche, dévastée par la guerre civile et l'intervention étrangère, la Russie n'est plus qu'un paria sur la scène internationale. Mais au fil des années 1930, sous le joug stalinien, elle reconquiert son rang de puissance européenne avant de se trouver dans l'après-guerre propulsée au rang de superpuissance mondiale, forte de son arme nucléaire, de son glacis territorial est-européen, de son rayonnement idéologique et de son réseau mondial de partis communistes dociles. Dans les décennies qui suivent, sous la houlette de Khrouchtchev puis de Brejnev « l'Africain ¹ », la puissance soviétique paraît à son zénith, étayée par tout un réseau d'États-clients qui lui assurent un rayonnement mondial sans précédent ; toutefois la réussite n'est qu'apparente car le coût de cet empire dépasse de très loin les capacités réelles du pays. Lancée en 1985, la perestroïka gorbatchévienne s'efforce de remédier à cette situation critique en renonçant progressivement aux attributs les plus voyants de la puissance soviétique : à l'abandon du glacis est-oriental en 1989 succèdent ainsi la dissolution du pacte de Varsovie puis le « lâchage » des alliés les plus fidèles, dont Cuba. Ces réorientations trop tardives s'avèrent

1. Nous empruntons cette formule à Hélène Carrère d'Encausse, qui a intitulé l'un des chapitres de son ouvrage *Ni Paix ni guerre : le nouvel empire soviétique ou du bon usage de la détente* (Paris, Flammarion, 1986), « Brejnev, l'Africain ».

pourtant impuissantes à sauvegarder l'édifice soviétique qui vole en éclats en décembre 1991 et laisse place, depuis dix ans maintenant, à une Fédération de Russie contrainte de se développer dans un espace géopolitique et économique inédit pour elle.

Quel impact précis ces changements successifs dans le statut international de la Russie ont-ils eu sur la nature des relations établies avec le continent européen ? Les représentations que les Russes puis les Soviétiques se faisaient de leur puissance et de leur rapport au monde ont-elles infléchi, voire bouleversé, les relations établies avec l'Europe occidentale ? C'est à l'ensemble de ces questions que cet ouvrage s'efforcera de répondre en retraçant dans la longue durée l'histoire du « dilemme russe ».

Chapitre 1

LE POIDS DE L'HÉRITAGE INDIFFÉRENCE ET PRÉJUGÉS

Du Moyen Âge au début du ^{xvi}^e siècle, les relations russo-européennes apparaissent comme marginales et épisodiques. Certes, l'entrée de la Russie dans la communauté chrétienne la rapproche politiquement et culturellement des grands États européens, mais, très vite, la Russie se désintéresse des questions ouest-européennes, voire s'en détache. Les origines de l'État russe comme les moments fondateurs de l'histoire nationale s'inscrivent en effet dans une chronologie et un processus singuliers qui contribuent à rejeter la Russie, pourtant chrétienne, à la périphérie du continent européen.

I. Aux origines de la christianisation russe

C'est autour de la ville de Kiev, dans le bassin du Dniepr, que s'est implanté, entre le ^{ix}^e et le ^{xii}^e siècle, le premier pôle de civilisation russe. Soumise à l'autorité d'une unique dynastie princière, la « Russie kiévienne » ou « Rous » s'apparente alors, sous l'égide du grand prince de Kiev, à une fédération familiale de principautés entretenant des liens économiques et commerciaux étroits avec Constantinople et dont les villes – Kiev, Novgorod, Smolensk – constituent d'actifs centres d'échanges entre l'Orient et l'Occident. Depuis la fin du ^x^e siècle, la Russie kiévienne est officiellement devenue chrétienne : un peu plus d'un siècle après les débuts de l'évangélisation des terres slaves par les frères Cyrille et Méthode (862-865), le baptême du grand-prince Vladimir en 988 a entraîné la Russie kiévienne dans la christianisation.

1. *Le poids d'un christianisme venu de Byzance*

Des considérations essentiellement géopolitiques sont à l'origine de cette conversion à l'orthodoxie puisque, pour le grand-prince Vladimir, il s'agit, alors que les deux pays entretiennent déjà des relations économiques et commerciales étroites, de s'orienter vers une alliance politique prestigieuse avec Byzance¹. Et de fait, le choix de l'orthodoxie place très vite la Russie dans la sphère d'influence religieuse et politique de Byzance.

Sur le plan religieux et culturel, la *satellisation*² est complète : les premiers missionnaires comme les premiers artistes sont grecs, la nouvelle Église russe se trouve juridiquement rattachée au patriarcat de Constantinople et son plus haut dignitaire, le métropolite, est nommé par l'empereur d'Orient³. Par ailleurs, le choix de l'orthodoxie pèse rapidement sur les représentations, les images dont le jeune État se nourrit⁴ : en entrant dans la sphère d'influence spirituelle et culturelle de Constantinople, la Russie s'affirme chrétienne, bien sûr, mais elle commence aussi à affirmer son « orientalité » contre un Occident catholique, déjà perçu comme entièrement assujéti à l'autorité pontificale de Rome. Et en 1054, le schisme qui sépare l'Église chrétienne d'Occident de l'Église d'Orient ne fait que conforter cette représentation, en plaçant résolument la Russie orthodoxe aux côtés de l'Église d'Orient ; certes, il n'y a pas encore de rupture avec la chrétienté romaine, mais on voit déjà se dessiner des préjugés antioccidentaux qui auront la vie longue. Ainsi, dans plusieurs récits eschatologiques de la Russie médiévale, « pour tomber en enfer, il faut à partir du paradis voler en bas vers l'Occident, à la naissance du ciel, où coule le fleuve Océan qui entoure l'univers et c'est au-delà de la rivière que se trouve l'enfer⁵ ».

Sur le plan politique et diplomatique, l'entrée de la Russie dans la sphère d'influence de Byzance a des conséquences majeures : d'abord, la Russie se rapproche sensiblement des autres États européens eux-mêmes chrétiens. En atteste le nombre élevé de mariages dynastiques – pas moins de soixante-cinq pour les XI^e et XII^e siècles – unissant Russes d'une part, et Polonais, Allemands, Hongrois, Scandinaves et Gréco-

1. Voir Vladimir Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe : la conversion du prince Vladimir de Kiev (988) et ses conséquences (X^e-XIII^e siècle)*, Paris, Fayard, 1988.

2. Nous reprenons ici une idée d'André Ropert qui intitule la première partie de son ouvrage *La Misère et la gloire, histoire culturelle du monde russe de l'an mil à Gorbatchev*, Paris, Armand Colin, 1992 : « Satellite de Byzance ».

3. Vladimir Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe*, op. cit., passim.

4. Rossiia i Zapad, formirovanié vnéchnépolititcheskikh stéréotipov v soznanii rossiiskovo obchtchestva pervoi poloviny XXovo véka, Moscou, 1998, p. 12-13.

5. Ibid., p. 7.

Byzantins d'autre part ¹ ; parmi ces unions, les mariages contractés par les quatre filles du grand-prince Iaroslav, qui épousent respectivement le roi Casimir de Pologne, le roi Henri I^{er} de France, le roi Harold le Brave de Norvège et le roi André I^{er} de Hongrie, apparaîtront comme particulièrement prestigieux pour un État russe soucieux de témoigner de son appartenance à la grande famille chrétienne ².

Orthodoxe et « orientale », la Russie s'approprie de surcroît rapidement les valeurs et les images politico-culturelles forgées par Byzance, parmi lesquelles, la représentation d'une autorité suprême à vocation universelle incarnée par un Basileus omnipotent, maître de son Église comme de son armée, de ses sujets comme de ses terres. Or, à l'heure de la naissance future de l'État russe, et parce que l'adhésion à l'orthodoxie a *de facto* précédé la construction étatique, ces représentations politiques héritées de l'orthodoxie byzantine joueront un rôle majeur, préparant par avance les Russes à l'émergence d'un pouvoir autoritaire confondant temporel et spirituel.

Tout au long de l'histoire de la Russie kiévienne, la tutelle byzantine reste forte tant sur le plan spirituel – les premiers artistes russes copient fidèlement leurs maîtres grecs – que sur le plan économique et commercial – Byzance demeure le principal client et le principal fournisseur de la Russie kiévienne –, mais, progressivement, on observe des signes timides d'une individuation de la culture russe.

Il convient tout d'abord de souligner la permanence de traditions païennes extrêmement vivaces qui, dans une société rurale toujours attachée aux dieux de la nature, aux esprits des marais et de la forêt, pétrie de pratiques et des rites superstitieux, contribuent à « russifier » le message religieux byzantin ³. D'autre part, si l'on prend en compte la culture proprement orthodoxe, on constate que, tout en restant cir-

1. Tamara Kondratieva, *La Russie ancienne*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1996, p. 17.

2. Cf. *La Chronique des temps passés (Povest' vréménnykh let)* attribuée à Nestor, moine du monastère des Grottes de Kiev, qui vécut dans la seconde moitié du XI^e siècle.

3. Ce trait s'avère d'ailleurs durable puisque, aujourd'hui encore, en l'an 2001, journalistes, historiens, géographes et ethnologues soulignent unanimement la permanence de cet héritage païen dans la culture russe. Cf. Francis Conte, *L'Héritage païen de la Russie. 1. Le paysan russe et son univers symbolique*, Paris, Albin Michel, 1997. Et l'ouvrage d'Annie Daubenton, *Russie, l'État carnivore* (Paris, Denoël, 1998), où la journaliste écrit : « À quelque cinq cents kilomètres de la capitale, dans la région de Vologda, chacun vit encore avec les dieux de la nature. Marais et forêts semblent se répartir la tâche de montrer, cacher et faire croire. Les esprits y règnent en maîtres, imposant un mélange de familiarité et de crainte. [...] On ne plaisante pas avec les esprits » (p. 78).

conscrite aux élites et aux princes dirigeants, elle tend alors à se « nationaliser » et à échapper à l'autorité spirituelle de Byzance comme à ses canons esthétiques : en 1051, le Russe Hilarion devient métropolite de Kiev et le bas clergé commence à se russifier ; dans les monastères naissants ¹ émerge une vie spirituelle ascétique quelque peu dégagée des commandements grecs ; enfin, un art religieux national commence à apparaître : à partir des premières décennies du x^v^e siècle, la peinture religieuse d'icônes sur bois, dominée par le génie pictural d'Andreï Roublev, se dote de traits propres – les représentations se font plus humaines, moins hiératiques –, dépasse en perfection les maîtres byzantins et permet à la Russie de s'émanciper de toute tutelle artistique.

Ainsi, au xⁱ^e siècle, à l'apogée de son histoire, la Russie kiévienne apparaît comme un État chrétien, largement comparable aux États d'Europe occidentale eux-mêmes alors en voie de construction ². Toutefois, le degré d'intégration de la Russie kiévienne à la sphère européenne reste limité. D'une part, parce que de manière bien logique, la Russie kiévienne privilégie la mise en œuvre d'un dialogue avec ses voisins immédiats – Lituanie, Pologne et Hongrie –, tandis que les relations nouées avec l'Occident restent marginales et ponctuelles ³. D'autre part, parce que cette intégration, fragile, ne résiste pas au déclin dans lequel entre la Russie kiévienne à partir de la seconde moitié du xⁱ^e siècle. Des luttes intestines incessantes entre les différentes principautés, conjuguées aux assauts répétés des peuples voisins – Khazars, Petchénègues et Polovtsy – et plus lointains – Lituanais et Lettons – affaiblissent progressivement la Russie kiévienne et amenuisent son rayonnement. De cette phase de déclin, l'attaque mongole au début du xiii^e siècle constitue l'épisode ultime.

2. *L'invasion mongole, catalyseur de l'identité nationale*

L'invasion des Mongols ⁴, qui déferlent en vagues successives (1223, 1237-1240), remet brutalement en cause les fragiles équilibres politiques, économiques et culturels auxquels la Russie est alors parvenue. Certes, une fois leur autorité imposée par la violence et l'arbitraire – Moscou est brûlée en 1237 et Kiev mise à sac en 1240 par le

1. Le plus ancien, la Laure des Catacombes, situé tout près de Kiev, est fondée en 1051 par un ermite revenu du mont Athos.

2. À une réserve près : à la différence des États chrétiens d'Occident, la Russie kiévienne connaissait l'esclavage.

3. Même si l'on observe sur ce point une évolution patente sous le règne de Iaroslav et de ses fils. Voir l'ouvrage de M.A. Alpatov *Rousskaïa istoritcheskaïa mysl' i Zapadnaïa Evropa*, Moscou, 1973, p. 56-57.

4. Appelés « Tatars » par les Russes.

CHAPITRE VIII : 1928-1953, L'URSS À L'HEURE STALINIENNE, LA CONSTRUCTION D'UNE GRANDE PUISSANCE EURO-CENTRÉE.....	231
I. 1928-1939, l'URSS et l'Europe occidentale, l'heure des ambiguïtés, la quête de la puissance	234
1. <i>Le monde extérieur et l'Europe occidentale : les représentations staliniennes</i>	234
2. <i>1928-1936, pacifisme, sécurité collective et activisme communiste</i>	238
3. <i>1936-1939, de la faillite de la sécurité collective au pacte soviéto-allemand.....</i>	251
II. 1939-1941, l'URSS, l'Europe occidentale et la Seconde Guerre mondiale : de nouvelles espérances révolutionnaires ?	257
1. <i>1939-1941, les dividendes avantageux de la guerre allemande.....</i>	258
2. <i>L'URSS et la Seconde Guerre mondiale : la naissance d'une superpuissance euro-centrée</i>	260
3. <i>L'URSS, l'Europe occidentale et la guerre froide.....</i>	267
CHAPITRE IX : L'URSS ET L'EUROPE OCCIDENTALE DE 1953 À 1985, ENTRE COOPÉRATION, PARTENARIAT ET SUBVERSION	276
I. 1953-1964, l'URSS khrouchtchévienne et l'Europe occidentale : nouvelles perspectives, nouveaux regards ?	277
1. <i>1953-1956, entre fidélité à l'héritage stalinien et premiers tâtonnements</i>	277
2. <i>1956-1964, la révolution khrouchtchévienne</i>	281
3. <i>La diplomatie khrouchtchévienne et l'Europe occidentale : entre séduction et affrontement</i>	286
II. 1964-1985, l'URSS et l'Europe occidentale entre coopération et subversion : la relance du dilemme européen	301
1. <i>Un changement d'images dans un contexte international en mutation</i>	302
2. <i>L'Europe occidentale, terreau de la subversion ?.....</i>	307
3. <i>L'URSS et l'Europe occidentale, entre ouverture et crispation</i>	311
CONCLUSION : DE LA PERESTROÏKA À LA RUSSIE ELTSINIENNE, LA RUSSIE RETOURNÉE À L'EUROPE.....	332
BIBLIOGRAPHIE.....	337
CARTE.....	344
INDEX DES NOMS DE PERSONNES.....	345

**CET OUVRAGE
A ÉTÉ TRANSCODÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN JANVIER 2002**